

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Bagnin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal 'l'Economiste'; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Abonnements: Trois mois, 12 f.; Six mois, 22 f.; Un an, 44 f. L'abonnement continue, sans interruption, au contraire.

Le Nord de la France. Six mois, 22 f.; Un an, 44 f. Annonces: 15 centimes la ligne.

A ce numéro est joint un supplément.

ROUBAIX, 13 JUILLET 1870

La renonciation faite par le prince Antoine de Hohenzollern au nom de son fils, n'a pas dissipé les inquiétudes de l'opinion. On comprend que cet acte ne saurait satisfaire aux légitimes exigences de la France, car il ne constitue pas la déclaration directe demandée à la Prusse, par notre gouvernement. Cette déclaration est une des garanties que nous devons stipuler pour éviter, comme l'a si justement dit M. Clément Duvernois, le retour de complications successives avec nos voisins d'Outre-Rhin. Mais cette déclaration, ces garanties, le non d'ultérieur nous les a-t-il données, dans des conditions qui nous permettent d'en débiter, et la situation nous paraît plus tendue que jamais.

Il est horrible qu'on abuse de ce vote irréflecti. Mais le comble de la honte, de la mort morale, serait que la France se laissât faire à ce point, contre tous ses sentiments, tous ses intérêts. Faisons notre plébiscite, et celui-ci sérieux. Consultons, classe par classe, des plus riches aux plus pauvres, des urbains aux ruraux, consultons la nation. Prenons ceux qui ont à l'heure fait cette majorité oubliée de ses promesses. A chacun d'eux on a dit: Oui, mais surtout point de guerre. Ils ne s'en souviennent pas, la France s'en souvient. Elle signera avec nous une adresse de fraternité pour l'Europe, de respect pour l'indépendance espagnole. Plantons le drapeau de la paix! Guerre à ceux-là seuls qui voudraient vouloir la guerre en ce monde! Ainsi parle l'apôtre du matérialisme; son langage ne surprendra personne; mais puisqu'il a jugé à propos d'écrire, il fallait le citer. Les grévistes, eux aussi, sont les auxiliaires de l'ennemi. Le mouvement des chômages ne s'arrête pas, et il n'est pas malheureusement à espérer que la guerre étrangère y mette fin. Qu'est-ce, en effet, que la patrie pour ceux qui posent en principe qu'une seule question est de nature à les intéresser, la question des droits du «travailleur», et attendant celle du «droit au travail», et qui n'admettent qu'une espèce de guerre: la guerre des classes? Les grèves continueront donc, nous pouvons y compter; elles ajouteront leurs calamités à celles que la guerre engendra; elles achèveront tranquillement la ruine de nos industries et feront l'œuvre de la Prusse pendant que nos soldats lutteront contre elle.

On lit dans la France: Emotion croissante et bruits plus contradictoires que jamais à l'heure où nous mettons sous presse. Néanmoins, chez ceux qui sont les mieux en position de suivre les faits, les prévisions graves s'emportent de plus en plus. Les nouvelles reçues d'Emms dans la nuit ont été graves pour que l'Empereur ait jugé à propos de venir à Paris. Dès huit heures du matin, Sa Majesté était aux Tuileries. A neuf heures, les ministres se sont réunis en conseil. La délibération s'est prolongée jusque passé midi. Au sortir du conseil, M. le ministre des affaires étrangères a reçu M. le baron de Werther, arrivé d'Emms à onze heures, avec les instructions et la réponse du roi de Prusse. Cette réponse avait été indiquée dès hier soir au gouvernement français par un télégramme de M. Benedetti. On savait qu'elle devait avoir un caractère évasif et nous croyons être en mesure de dire que la communication faite par M. de Werther à M. le duc de Gramont et à pleinemment confirmé cette prévision. Pendant l'entrevue de M. le ministre des affaires étrangères avec le diplomate prussien, les représentants d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, d'Autriche et de Belgique, se sont présentés au ministère. Ils ont été priés d'agréer les excuses de M. le duc de Gramont de revenir à cinq heures. Voici, d'après nos informations, où en seraient les choses: La France demande la renonciation du prince Léopold et le désaveu de sa candidature par le roi Guillaume, tant comme chef de famille que comme chef d'Etat. Le monarque prussien consentait aux deux premiers points, mais se refusait sur le dernier, à donner la garantie politique demandée par le gouvernement français. On conçoit qu'en présence de cette satisfaction incomplète, qui laisserait subsister en réalité le germe des complications, contre lesquelles on a voulu se prémunir, l'Empereur et ses ministres n'aient pu cru devoir accepter la réponse apportée par M. de Werther comme constituant la solution que la France est en droit d'attendre.

On lit dans le Temps: Une bonne nouvelle, au milieu de tout ce trouble, pour les partisans de la paix. On vient de lire aux députés dans la salle des conférences une dépêche adressée à M. Olivier, par le père de Léopold, Hohenzollern, qui déclare au nom de son fils que ce dernier retire sa candidature au trône d'Espagne. Cette nouvelle semble produire une certaine émotion. Nous venons d'entendre à l'insu de M. Olivier lui-même déclarer catégoriquement, au milieu d'un groupe, dans la salle des Pas-Perdus: Nous n'avons jamais demandé que le retrait de la candidature du prince Hohenzollern, nous n'avons jamais demandé que ce et nos communications à la Prusse n'aient jamais porté sur le traité de Prague. — Il n'y a donc plus de candidature du prince de Hohenzollern; nous n'en voulons pas; donc, plus d'incident. Quelques minutes après les paroles prononcées dans la salle des Pas-Perdus, par M. Emile Olivier, quelqu'un l'a interrogé sur l'arrivée de M. de Werther. M. le garde des sceaux a répondu d'une façon évasive, qu'il ne savait encore rien sur ce point, et il n'a pas tardé à quitter le Pa-

lais Bourbon pour se rendre aux Tuileries, accompagné de M. le chevalier de Valdrôme et Seghis. Les trois ministres avaient, nous dit-on, l'air fort soucieux. Le vent tourne de nouveau du côté de la guerre. Les membres de la droite proclament quand même des sentiments belliqueux, et disent qu'ils ne souffriront pas que le ministère s'arrête au beau milieu du chemin. — On nous affirme qu'un grand bruit est venu de plus grave, et nous ne saurions le donner, que sous toutes réserves, que certains membres de la gauche radicale ont l'intention de porter la parole en faveur de la guerre quand le gouvernement va faire sa communication si impatiemment attendue. Présidence de M. Schneider. M. Duvernois demande d'interpellier le gouvernement sur les garanties qu'il stipule pour éviter le retour des complications avec la Prusse. La Chambre reprend son ordre du jour et passe à la discussion du budget. M. Hubert-Delisle, considérant que l'incident hispano-prussien est entré dans une phase plus grave, et compliquée, la communication fera, au Sénat, toutes les communications qu'il croit devoir faire au Corps législatif, retire son interpellation. M. Benjard garde le silence, d'où il suit que son interpellation est abandonnée. Le Moniteur publie la lettre suivante: Rambervillers (Vosges), le 11 juillet 1870. Monsieur le rédacteur, Je m'empresse de vous adresser copie de l'adresse que la société de M. de Rambervillers (Vosges) vient d'adresser au ministre de la guerre. Le Société de M. de Rambervillers (Vosges), s'inspirant du patriotisme de ses adhérents, offre à Votre Excellence son concours dévoué si la guerre éclatant, l'ennemi passait nos frontières; elle offrirait ses rangs avec bonheur à tous ses concitoyens de bonne volonté. L'armée française est moralement beaucoup plus forte encore qu'elle ne l'est matériellement. L'enthousiasme est immense et à quelque chose de sérieux en même temps qui fait plaisir. Ce n'est pas de la fanfaronnade, c'est la conscience de sa force que possède un chacun dans l'armée. On sait que la lutte sera complète; on s'y prépare gravement et gaiement, et qui plus est, on la pressait comme devant aboutir à un succès. Ce quart d'heure de Rabelais devait tôt ou tard arriver. Il faut donc maintenant liquider la situation, et mécontents les Prussiens qui, il y a huit jours à peine, dans leur Militaire Blätter, cette feuille inspirée par M. de Moltke, prétendaient à l'annihilation de l'armée française, à sa disparition de la surface du globe et à la préparation assurée de la Prusse militaire, doivent être bien étonnés de cet éclair subit. Il n'y a rien de plus terrible que le réveil du lion qui dort, et avec la nation française, il faut s'habituer à ces mouvements imprévus, avec lesquels s'accomplissent seulement les grands événements de ce monde.

LES ALLIÉS DE LA PRUSSE

Le gouvernement français recueille au sein de l'Italie ce qu'il y a semé. Qui parle aussi d'une crise ministérielle, ce qui laisserait supposer qu'une partie des membres du Cabinet seraient disposés à se contenter de la renonciation de M. de Bismarck à reprendre ses intrigues contre la politique et l'influence françaises. Nous ne saurions le penser. Au point où nous en sommes, mieux vaut attendre que la situation précaire, pleine d'inquiétudes et d'alarmes que nous subissons depuis Sadowa.

Cher ami, Personne ne veut la guerre. Or, on va la faire, on fait croire à l'Europe que nous la voulons. Ceci est un coup de surprise et d'escamotage. Des millions de paysans ont voté hier à l'aveugle. Pourquoi croyant éviter une secousse qui les effrayait. Est-ce qu'ils ont cru voter la guerre, la mort de leurs enfants?

Que vais-je faire? pense-t-il; ce voyageur n'avait-il pas raison de m'engager à prendre garde aux démarches imprudentes? Mon projet ne pourrait-il pas avoir pour résultat de compromettre Elisabeth sans aucune utilité? Que gagnerai-je à me trouver dans ce jardin solitaire? Sans doute ce problème n'était pas facile à résoudre, car Maurice, s'agita avec anxiété sur l'étroite plate-forme du rocher. Bah! bah! qui peut répondre du hasard? reprit-il; la pauvre enfant dort pu, sans doute. Si elle avait l'heureuse pensée de se mettre à la fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit! (L'illusion de Maurice était grande, le vent ayant une violence à détourner la jeune fille la plus romanesque de toute velléité de ce genre.) Oui, si cela arrivait, je pourrais me montrer à elle, lui adresser quelque mots à voix basse. Dans le cas contraire, je grimperai, avec le secours des espaliers, jusqu'à la fenêtre de sa chambre, et je déposerai ma lettre dans ces pots de fleurs, qu'elle arrose elle-même chaque matin. Demain, à son réveil, elle trouvera ce papier, où je lui indique un moyen de correspondre secrètement avec moi. D'ailleurs, je serai plus près de ma chère Elisabeth, je respirerai l'air qu'elle respire... oui, oui, Dieu m'aidera! De quoi n'est pas capable un homme jeune et ardent, qui aime pour la première fois, surtout quand un sang méridional bouillonne dans ses veines? Maurice, convaincu qu'il avait d'excellentes raisons pour tenter sa téméraire entreprise, saisit le câble avec résolution, et s'abandonna sur la pente du rocher. Parvenu au tiers environ de la descente, il lui sembla entendre, au-dessous de lui, un bruit de pas et de voix. Il demoura immobile, craquant à la corde, dont les oscillations constantes lui déchiraient les doigts contre les angles de la pierre. Il jeta un regard au-dessous de lui; rien n'avait bougé dans le jardin, mais, dans le chemin creux qui longeait les murailles, une file de chevaux chargés s'avancait lentement et avec précautions. L'aventurier sourit en reconnaissant la cause de sa frayeur. C'étaient les chevaux qui transportent les marchandises de contrebande, murmura-t-il. Décidément, Linguard aura bien de la besogne cette nuit. Courage! Quelques minutes après, il touchait le sol du jardin: il était temps; ses forces étaient épuisées, ses mains saignaient, tout son corps s'était meurtri dans ses ballotements contre le rocher. Pendant qu'il reprenait haleine, une fausse porte donnant sur la campagne, du côté de la mer, s'ouvrit vivement, et deux hommes entrèrent dans le jardin. Maurice se hâta de se jeter dans un massif de figuiers, dont les larges feuilles, la couvraient d'une ombre épaisse, et il resta sans mouvement, retenant son haleine.

Les deux hommes se promenaient à petits pas dans une allée voisine; souvent leurs yeux se tournaient vers la porte entrouverte, comme s'ils eussent attendu une troisième personne. Tout en marchant, ils causaient en patois corse, et Maurice put comprendre leur conversation, la langue du pays ayant une grande affinité avec l'italien corrompu des interlocuteurs. Cospetto! disait une voix aigre, et désagréable, à qui pense donc le maître de nous mander ici quand il y a tant de besogne à faire sur la côte et par les chemins? Ce sera un hasard si le patron peut quitter la felouque en ce moment. Le patron a promis de venir de suite, répliqua Christophe de son ton bourru; il ferait beau voir qu'il désobéisse à son armateur à celui qui vous met à tous le pain à la main! Que la bonne Vierge le protège! Eh bien, que nous veut-il? Il y a donc du nouveau, à la Bastide? Hum! il nous est arrivé ce soir un grand coquin dont la vue n'a pas fait plaisir à M. Linguard. Il a quelque injure à venger, pour sûr! Vraiment! Voilà une de ces affaires qui brouillent souvent un bon chrétien avec les collets jaunes et les habits bleus (les voltigeurs corses et les gardes armés); enfin, je n'ai rien à refuser au bon M. Linguard, que j'aime tant. Ah ça! quel est ce nouveau venu qui est de trop sur la terre?

Je ne sais pas, un ancien ami de monsieur, je crois. Un ancien ami! Voyez-vous ça? Mais les meilleurs amis finissent toujours par en venir au couteau. Moi, qui vous parle, j'avais un cantarade d'enfance que j'aimais comme mes yeux; un jour, à propos de rien, il me planta son stylet dans les côtes, et me sauva. En revanche, six mois après, j'en envoyai une balle qu'il ne vit pas venir. C'était grand dommage, car nous étions, ma foi, comme les deux doigts de la main, Jacopo et moi. En ce moment, une troisième personne entra dans le jardin, et se dirigea d'un pas précipité vers Christophe et son compagnon. Estu là, Sampinelli? demanda une voix rauque. Je suis là, patron, et je vous attends. Vous savez que le maître nous demande? Oui, je le sais, et puissent tous les diables d'enfer le confondre pour m'avoir dérangé! Enfin, que nous veut-il? Une ordonnance de commission, tout de même; il s'agit de mettre un signor à la raison. Et, pour de semblables bagatelles, nous allons risquer de perdre notre navire? dit le patron d'un accent de rage; enfin, un coup de couteau n'est bien vite donné. Où est le maître? Dans la salle basse; venez, car il s'impatiente. Il s'avancèrent tous vers la maison,

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

14 JUILLET 1870.

LA BASTIDE ROUGE PAR ELIE BERTHET. V LE COMPLICITÉ. Il laissa tomber l'extrémité de la corde dans le jardin de la Bastide; il s'assura que l'addition de son poids n'arracherait pas le crampon fixé au roc par ses mains inhabiles, puis il se disposa à descendre chez ce Linguard si redouté. Au moment de tenter l'entreprise, une réflexion l'arrêta.

Que vais-je faire? pense-t-il; ce voyageur n'avait-il pas raison de m'engager à prendre garde aux démarches imprudentes? Mon projet ne pourrait-il pas avoir pour résultat de compromettre Elisabeth sans aucune utilité? Que gagnerai-je à me trouver dans ce jardin solitaire? Sans doute ce problème n'était pas facile à résoudre, car Maurice, s'agita avec anxiété sur l'étroite plate-forme du rocher. Bah! bah! qui peut répondre du hasard? reprit-il; la pauvre enfant dort pu, sans doute. Si elle avait l'heureuse pensée de se mettre à la fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit! (L'illusion de Maurice était grande, le vent ayant une violence à détourner la jeune fille la plus romanesque de toute velléité de ce genre.) Oui, si cela arrivait, je pourrais me montrer à elle, lui adresser quelque mots à voix basse. Dans le cas contraire, je grimperai, avec le secours des espaliers, jusqu'à la fenêtre de sa chambre, et je déposerai ma lettre dans ces pots de fleurs, qu'elle arrose elle-même chaque matin. Demain, à son réveil, elle trouvera ce papier, où je lui indique un moyen de correspondre secrètement avec moi. D'ailleurs, je serai plus près de ma chère Elisabeth, je respirerai l'air qu'elle respire... oui, oui, Dieu m'aidera! De quoi n'est pas capable un homme jeune et ardent, qui aime pour la première fois, surtout quand un sang méridional bouillonne dans ses veines? Maurice, convaincu qu'il avait d'excellentes raisons pour tenter sa téméraire entreprise, saisit le câble avec résolution, et s'abandonna sur la pente du rocher. Parvenu au tiers environ de la descente, il lui sembla entendre, au-dessous de lui, un bruit de pas et de voix. Il demoura immobile, craquant à la corde, dont les oscillations constantes lui déchiraient les doigts contre les angles de la pierre. Il jeta un regard au-dessous de lui; rien n'avait bougé dans le jardin, mais, dans le chemin creux qui longeait les murailles, une file de chevaux chargés s'avancait lentement et avec précautions. L'aventurier sourit en reconnaissant la cause de sa frayeur. C'étaient les chevaux qui transportent les marchandises de contrebande, murmura-t-il. Décidément, Linguard aura bien de la besogne cette nuit. Courage! Quelques minutes après, il touchait le sol du jardin: il était temps; ses forces étaient épuisées, ses mains saignaient, tout son corps s'était meurtri dans ses ballotements contre le rocher. Pendant qu'il reprenait haleine, une fausse porte donnant sur la campagne, du côté de la mer, s'ouvrit vivement, et deux hommes entrèrent dans le jardin. Maurice se hâta de se jeter dans un massif de figuiers, dont les larges feuilles, la couvraient d'une ombre épaisse, et il resta sans mouvement, retenant son haleine.

Les deux hommes se promenaient à petits pas dans une allée voisine; souvent leurs yeux se tournaient vers la porte entrouverte, comme s'ils eussent attendu une troisième personne. Tout en marchant, ils causaient en patois corse, et Maurice put comprendre leur conversation, la langue du pays ayant une grande affinité avec l'italien corrompu des interlocuteurs. Cospetto! disait une voix aigre, et désagréable, à qui pense donc le maître de nous mander ici quand il y a tant de besogne à faire sur la côte et par les chemins? Ce sera un hasard si le patron peut quitter la felouque en ce moment. Le patron a promis de venir de suite, répliqua Christophe de son ton bourru; il ferait beau voir qu'il désobéisse à son armateur à celui qui vous met à tous le pain à la main! Que la bonne Vierge le protège! Eh bien, que nous veut-il? Il y a donc du nouveau, à la Bastide? Hum! il nous est arrivé ce soir un grand coquin dont la vue n'a pas fait plaisir à M. Linguard. Il a quelque injure à venger, pour sûr! Vraiment! Voilà une de ces affaires qui brouillent souvent un bon chrétien avec les collets jaunes et les habits bleus (les voltigeurs corses et les gardes armés); enfin, je n'ai rien à refuser au bon M. Linguard, que j'aime tant. Ah ça! quel est ce nouveau venu qui est de trop sur la terre?

Je ne sais pas, un ancien ami de monsieur, je crois. Un ancien ami! Voyez-vous ça? Mais les meilleurs amis finissent toujours par en venir au couteau. Moi, qui vous parle, j'avais un cantarade d'enfance que j'aimais comme mes yeux; un jour, à propos de rien, il me planta son stylet dans les côtes, et me sauva. En revanche, six mois après, j'en envoyai une balle qu'il ne vit pas venir. C'était grand dommage, car nous étions, ma foi, comme les deux doigts de la main, Jacopo et moi. En ce moment, une troisième personne entra dans le jardin, et se dirigea d'un pas précipité vers Christophe et son compagnon. Estu là, Sampinelli? demanda une voix rauque. Je suis là, patron, et je vous attends. Vous savez que le maître nous demande? Oui, je le sais, et puissent tous les diables d'enfer le confondre pour m'avoir dérangé! Enfin, que nous veut-il? Une ordonnance de commission, tout de même; il s'agit de mettre un signor à la raison. Et, pour de semblables bagatelles, nous allons risquer de perdre notre navire? dit le patron d'un accent de rage; enfin, un coup de couteau n'est bien vite donné. Où est le maître? Dans la salle basse; venez, car il s'impatiente. Il s'avancèrent tous vers la maison,

Je ne sais pas, un ancien ami de monsieur, je crois. Un ancien ami! Voyez-vous ça? Mais les meilleurs amis finissent toujours par en venir au couteau. Moi, qui vous parle, j'avais un cantarade d'enfance que j'aimais comme mes yeux; un jour, à propos de rien, il me planta son stylet dans les côtes, et me sauva. En revanche, six mois après, j'en envoyai une balle qu'il ne vit pas venir. C'était grand dommage, car nous étions, ma foi, comme les deux doigts de la main, Jacopo et moi. En ce moment, une troisième personne entra dans le jardin, et se dirigea d'un pas précipité vers Christophe et son compagnon. Estu là, Sampinelli? demanda une voix rauque. Je suis là, patron, et je vous attends. Vous savez que le maître nous demande? Oui, je le sais, et puissent tous les diables d'enfer le confondre pour m'avoir dérangé! Enfin, que nous veut-il? Une ordonnance de commission, tout de même; il s'agit de mettre un signor à la raison. Et, pour de semblables bagatelles, nous allons risquer de perdre notre navire? dit le patron d'un accent de rage; enfin, un coup de couteau n'est bien vite donné. Où est le maître? Dans la salle basse; venez, car il s'impatiente. Il s'avancèrent tous vers la maison,